

**Conférence Fondation d'entreprise Hermès -
Institut du développement durable et des relations internationales**

Biodiversité 2010, et après ?

16 février 2010, musée du quai Branly, Paris

Discours de clôture de Claire NOUVIAN

Présidente de l'Association BLOOM
Ambassadrice des Océans de l'UICN

« Ce qui ne se conçoit pas, c'est la machine à mettre fin aux sensibilités. Il y aura toujours un adolescent qui pleure dans un coin, des ombres qui passent dans un parc, même si les arbres sont en duralumin ».

Léon-Paul Fargue

Je souhaite commencer en félicitant M. Pierre-Alexis Dumas et la Fondation d'Entreprise Hermès ainsi que l'IDDRI pour l'organisation de cette conférence de haute volée. Lorsque l'IDDRI m'a annoncé qu'Hermès lançait une fondation d'entreprise qui serait dédiée en partie à la préservation de la biodiversité, j'ai poussé un cri de joie et un « ENFIN ! » de soulagement, car la lutte contre l'érosion de la biodiversité a souffert d'être reléguée à l'arrière-plan des préoccupations pendant trop longtemps.

Cette décision d'Hermès est un réel signe d'espoir pour les défenseurs de la planète, et savoir que la Fondation Hermès sera simultanément dédiée à la protection de l'environnement et à l'éducation est le meilleur des présages car il n'y aura pas de résolution de la crise écologique sans chercher à combattre l'ignorance et la pauvreté, deux fléaux que seule l'éducation est capable d'endiguer. Merci donc, pour votre mobilisation et votre engagement.

Il est très difficile et intimidant de parler devant une si prestigieuse assemblée et de trouver « le bon mot » puisque vous avez passé la journée à agiter concepts et connaissances pour mettre fin à cette nouvelle urgence écologique *radicale* qu'est l'érosion de la biodiversité.

Je ne crois pas, malheureusement, être en position de vous révéler quoi que ce soit que vous ne sachiez déjà, vous informer plus que vous ne l'êtes sur les extinctions d'espèces, la réduction des habitats, la fragmentation des espaces naturels, la pollution des cours d'eau, l'acidification des océans, la déforestation, le non sens éthique, écologique et même économique de certaines pratiques comme le chalutage dans les océans profonds, pour ne prendre qu'un exemple.

Je reconnais suffisamment de monde dans cette pièce pour savoir que je m'adresse *essentiellement* à des individus mobilisés, qui se battent tous les jours contre vents et marées, qui refusent la fatalité, qui déploient une énergie surhumaine, au-delà de la raison et du raisonnable, pour que la digue tienne dans la tempête. A ceux-là je dirai que je n'ai donc pas attendu ce soir pour vous livrer un message magique dont j'aurais le secret et qui faciliterait notre tâche quotidienne, je ne possède pas la clef des champs pour susciter la conscience universelle qui mènerait à l'action universelle.

A mon grand regret.

J'ai plus banalement choisi de partager avec vous une histoire personnelle car il est peut-être un enseignement que nous pourrions en tirer, une réflexion au moins. C'a été pour moins une de ces expériences transformantes qui a irrémédiablement changé mon regard sur le monde.

C'était en 1998 précisément. Je me suis réveillée un matin en entendant à la radio un journaliste qui annonçait qu'un jaguar s'était échappé de son enclos dans un zoo français et avait tué un enfant. Le système de sécurité des cages avait cessé de fonctionner pendant plusieurs heures, les portes des cages s'étaient ouvertes et les animaux pouvaient donc circuler librement. Un enfant se trouvait là, il courait et poussait des cris stridents comme font les enfants qui s'amuse, et le jaguar l'avait plaqué au sol par instinct.

Cet instinct lui fut aussi fatal qu'à l'enfant puisque la suite du bulletin d'information annonçait froidement que le jaguar avait été *naturellement* abattu. Je ne m'étais pas du tout attendue à cette suite logique. Je suis arrivée sur mon lieu de travail ce jour-là, où se trouvait la primatologue française du Muséum d'Histoire Naturelle, Marie-Claude Bomsel à qui j'ai ouvert mon cœur et mon sentiment de révolte car : NOUS avons créé des cages, enfermé des animaux dedans pour notre divertissement, et quand nous échouions à les sécuriser, les créatures qu'on y jetait étaient punies de mort ? Mais mortes au nom de quoi au juste ? Pour quelle raison ? Parce que ces bêtes, autrefois sauvages, retrouvaient, un instant et par notre FAUTE, le goût de la liberté et de l'espace, après la prison ?

Et c'est la discussion qui a suivi avec Marie-Claude Bomsel qui m'a fait passer de l'autre côté du miroir. Marie-Claude, qui ne se rappelle sans doute pas même mon existence, a changé ma vision du monde de façon irréversible.

Elle m'a parlé de l'état du monde qu'on appelle 'sauvage', de la fragmentation des habitats naturels, de leur destruction, de leur réduction comme peau de chagrin, de l'inexorable disparition des espaces vierges primaires, de la compétition existant

entre les hommes et les animaux pour les terres arables, pour les protéines animales, elle m'a raconté le braconnage des éléphants, des rhinocéros, des léopards, l'extinction des lions de Barbarie. Elle m'a parlé de tout ce que nous nommons désormais « l'érosion de la biodiversité ».

Surtout, elle m'a fait comprendre que les animaux aujourd'hui étaient confinés à des enclos, de plus ou moins grandes tailles, et que les réserves africaines n'étaient rien d'autre que des zoos à grande échelle.

Cela va peut-être vous sembler idiot, mais je suis rentrée chez moi ce soir-là... et j'ai pleuré.

J'ai pleuré toute la soirée...

Je me trouvais brutalement à devoir faire le deuil du monde tel que je me le représentais et tel que je l'aimais, tel qu'on m'avait APPRIS à me le représenter et à l'aimer.

On m'a laissée m'attacher au monde naturel, on m'y a encouragée. On m'a appris à *aimer* la vie sauvage, à aimer la liberté des animaux et le chant des oiseaux...

Mais si on lie un enfant à ce monde-là, il faut s'assurer de le protéger, de protéger le monde pour lui-même et pour les enfants car on les prépare sinon à une tristesse inconsolable.

Or à voir la marche du monde, on doit peut-être se questionner sur l'attachement à la nature qu'on suscite chez nos enfants.

Il me semble cruel et irresponsable de les encourager à tisser des liens d'amour profond à la beauté et la liberté qu'incarnent l'animalité et la nature, si simultanément, nous procédons à la destruction systématique des espèces et des espaces

sauvages.

Cessons de leur raconter de jolies histoires de pandas, d'ours et de tortues, si nous mettons tout en place pour que les seuls représentants de ces animaux soient ceux dessinés sur leurs t.shirts ou leurs maillots de bain.

Peut-être que je m'illusionne sur les liens des enfants au monde sauvage et que j'appartiens à une fraction marginale de l'humanité, à la minorité qu'Aldo Leopold décrivait comme celle pour qui « la possibilité de voir des oies est plus importante que la télévision ».

La majorité de l'humanité depuis l'année dernière est urbaine, et déconnectée de la nature. La question alors est : ne faut-il pas se faire plus de souci encore pour ces êtres « déliés » que nos modes de vie produisent ?

Pour ces enfants des villes, qui n'ont jamais connu le contact de l'herbe sur leurs pieds nus comme la majorité des Hong Kongais de plus de 18 ans, ou l'écrasante majorité des Anglais de 8 ans d'âge qui reconnaissent avec 80% d'acuité une centaine de personnages de Pokémon mais dont la moitié ne parvient pas à identifier les animaux communs de la campagne britannique ?

Je crains le pire pour eux et pour nous, car nous avons partie liée avec la nature, et ce lien va bien au-delà d'un simple rapport de dépendance **écologique** inter-espèces.

Je crois qu'il y a également une **urgence ontologique, une urgence d'ordre existentiel** à préserver la biodiversité, les espaces vierges, les espaces INUTILES, qui ne servent peut-être à rien ! A rien d'autre qu'à exister pour eux-mêmes !

Il existe un réel risque à perdre un rapport gratuit au monde, à ne penser à celui-ci que sous l'angle de *l'optimisation*, un terme qui infiltre tous les rapports, tous les traités et les objectifs que notre société se fixe.

Décrire les services économiques rendus par la nature peut nous aider à la gouverner, sans doute, mais n'est-il pas regrettable que le seul langage universel qui unisse dorénavant l'humanité, soit celui de la valeur marchande du monde ?

Ne faut-il pas marquer une pause de quelques instants pour réfléchir au glissement sémantique qui s'est opéré et qui nous fait parler dorénavant de « services écosystémiques » pour justifier la préservation de la nature, et qui fait que n'appelons plus la nature « nature » mais « environnement » ?

Ce que ce vocabulaire révèle c'est que notre société relègue la nature à une fonction de support pour l'humanité et l'animalité à une fonction d'entourage, tantôt divertissante, tantôt utilitaire.

Qu'avons-nous perdu en cours de route pour que l'amour du monde en tant que tel, de la beauté et de la diversité en tant que telles, n'ait plus droit de cité dans notre langage et nos sociétés ?

Nous pouvons décrire et quantifier, tant et plus, cela ne nous dira en aucun cas ce que nous devons faire.

Lorsqu' Einstein écrivait « il est évident qu'il n'existe aucun chemin qui conduise de la connaissance de ce qui *est* à celle de ce qui *doit être* », il mettait le doigt sur le rôle des valeurs comme guides de nos choix.

Les systèmes, eux, sont faits pour être mouvants et souples, pour s'adapter à la perpétuelle évolution du monde. Les constantes dans la société, ce sont les valeurs ; ce sont elles qui guident nos actes.

Je terminerai par 2 questions :

Quelles valeurs notre société est-elle en train de créer ?

Et si l'on mesure notre attachement aux valeurs en fonction des sacrifices que l'on est prêts à faire pour les défendre, la question qui se pose est celle-ci : est-on sûrs que l'adhésion actuelle aux valeurs écologiques n'est pas qu'intellectuelle, pour ne pas dire « cosmétique » ?

Merci de votre attention.

Claire Nouvian